

Pierre prit la grande cuiller et commença à agiter : consciencieusement le liquide enflammé.

La famille d'hiver, cela se comprend, dit un officier : la famille de chasse, c'est raisonnable aussi ; mais que diable peux-tu faire de ta famille du printemps ?

Est-ce que cela se demande ? fit Pierre avec un ton de supériorité sans égal.

Mais encore ? insista un autre.

Je lui fais la cour : lui jeta triomphalement le jeune officier. Il n'y a que des femmes.

Un éclat de rire roula d'un bout à l'autre de la tente et revint sur lui-même comme une balle violemment lancée contre une muraille. Pierre Mourief ne put conserver son sérieux.

Sur huit verstes carrées de terrain, reprit-il j'ai dix-neuf cousines. Il y en a cinq dans la maison à gauche de la route, en arrivant : il y en a trois dans la maison à droite, deux verstes plus loin : il y en a sept sur la rivière et quatre au bord du lac. Total, dix-neuf. Et vous me demandez à quoi bon ma famille de printemps ?

Il haussa les épaules et se remit à faire flamber le punch.

A laquelle as-tu fait la cour ? lui demanda un voisin.

Toutes ! répondit Pierre d'un air vainqueur.

Il réfléchit un moment et reprit :

Non, je n'ai pas fait la cour à l'aînée, parce qu'elle a trente ans, ni à la plus jeune, parce qu'elle a dix-sept mois et demi... Mais j'ai fait la cour à toutes les autres.

Oh ! si tu comptes les bêtises... fit son voisin d'un air dédaigneux.

Les bêtises ? sachez, monsieur, qu'il n'y a pire coquette qu'une petite fille de douze ans, et comme elle est censée ignorer les vertus féminines, elle vient vous tirer par votre sarrot et vous dit : — Eh bien ! cousin, vous ne me faites plus de compliments !

Accordé ! rugit la moitié du mess la plus voisine du punch.

Mais as-tu réussi près de quelque autre cousine ? reprit l'officier à la croix de Saint-Georges en se rapprochant.

Réussi !... Hum !... fit Pierre.

Après une seconde de réflexion, il éclata de rire en s'écriant :

Oh ! que oui, j'ai réussi : J'en ai enlevé une !

Enlevé ?

Qu'est-ce que tu en as fait ? cria-t-on.

Ah ! voilà ! fit Pierre d'un ton doctoral en croisant les bras sur sa poitrine : qu'est-ce que je peux bien en avoir fait ?

Mille suppositions se croissèrent comme des baïonnettes dans l'air saturé d'alcool et d'aromates. Le capitaine Sourof était devenu sérieux.

A quelle époque as-tu fait cette belle équipée ? demanda-t-il à Pierre.

Il y a environ six semaines, répondit celui-ci : c'était pendant mon dernier congé.

Et tu ne nous en a jamais parlé ? Oh ! le cachottier ! Oh ! le mystérieux ! Oh ! le mauvais camarade crièrent les jeunes fous en frappant dans leurs mains.

Voulez-vous savoir mon histoire ? demanda Pierre Mourief en reprenant sa grande cuillère.

Le punch ne flambait plus que faiblement : les plantons avaient allumé de nombreux candélabres, il faisait clair comme en plein jour.

Oui ! oui ! cria-t-on.

Sourof n'avait pas l'air content.

Pierre, dit-il à demi-voix, pense un peu à ce que tu vas faire.

Oh ! monsieur le comte, dit Pierre avec une gravité d'emprunt, soyez tranquille : on offensera pas vos chastes oreilles.

Le compte réprima un geste d'humour.

Là ! dit Pierre en posant la main sur le bras du jeune capitaine, tu

m'arrêteras si tu trouves que je vais trop loin.

Ah ! le bon billet ! s'écria le voisin d'en face.

Pas si mauvais ! fit Pierre d'un air narquois. Vous verrez que c'est lui qui me priera de continuer. Attention ! je commence.

Le punch circula autour de la table, on alluma des cigares, des cigarettes turques, des paquitos en paille de maïs, en un mot tout ce qui peut se fumer sous le ciel et Pierre commença son récit.

## II.

Je ne vous dirai point dans quelle maison vivait la cousine que j'ai enlevée, ni combien elle avait de sœurs : cela pourrait vous mettre sur la voie, et je préfère laisser peser le soupçon sur ces dix-neuf Grâces ou Muses, à votre choix. Je vous dirai seulement que ma cousine... Palmyre.

Palmyre n'est pas un nom russe ! cria une voix.

Disons Clémentine, alors !

Clémentine non plus n'est pas russe !

Raison de plus, riposta Pierre, puisque je ne veux pas vous dire son nom : Ma cousine Clémentine vient d'avoir dix-sept ans, et c'est la plus mal élevée d'une famille où toutes les demoiselles sont bien élevées. La cause de cette déplorable éducation est assez singulière. Ma tante Eudoxie, — je vous prévient que ce n'est pas son nom, ma tante eut pour premier enfant une fille admirablement laide. Désolée de voir cette fleur désagréable s'épanouir à son foyer, elle s'appliqua à l'orner de toutes les vertus qui peuvent embellir une femme. Mais ma tante Prascovie...

Eudoxie ! fit un cornette.

Virginie ! reprit imperturbablement Mourief. Ma tante Virginie n'a pas la main heureuse. Quand il lui arrive de saler des concombres, elle met généralement trop de sel, et quand ce sont des confitures, parfois elle n'y met pas assez de sucre.